

L'engagement des artistes contre le racisme en France

Entretien avec Jean Hurstel, ancien président du réseau Banlieue d'Europe

Marie Poinso



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3592>

DOI : 10.4000/hommesmigrations.3592

ISSN : 2262-3353

Éditeur

Musée national de l'histoire de l'immigration

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2016

Pagination : 154-155

ISBN : 978-2-919040-34-6

ISSN : 1142-852X

Référence électronique

Marie Poinso, « L'engagement des artistes contre le racisme en France », *Hommes & migrations* [En ligne], 1313 | 2016, mis en ligne le 17 juin 2016, consulté le 15 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/hommesmigrations/3592>

REPÉRAGE

L'ENGAGEMENT DES ARTISTES CONTRE LE RACISME EN FRANCE

Entretien avec JEAN HURSTEL, ancien président du réseau Banlieue d'Europe, réalisé par Marie Poinot.

Hommes & Migrations : Pouvez-vous nous rap- peler votre parcours personnel ?

Jean Hurstel : J'ai une formation initiale de comédien. Dans mon école, le Théâtre national de Strasbourg, nous avions tous le rêve d'atteindre les publics populaires. L'idéal de ce qu'on a appelé plus tard « la démocratisation culturelle ». Nous avons constaté l'absence des publics populaires aux représentations et que nous touchions principalement les publics d'enseignants, de notaires et de femmes de préfets. Nous pensions passer par les comités d'entreprise. J'ai monté d'abord une pièce à Belfort, intitulée 36 68 avec des publics ouvriers à partir de paroles collectées, puis à Montbéliard pendant sept ans.

H&M : S'agissait-il d'intégrer les mémoires et les vécus des personnes dans une création pour la rendre plus accessible ?

J. H. : Il était question de voir comment ces démarches nouvelles de création théâtrale pouvaient prendre en compte les différences culturelles et ceux que le ministère de la Culture appelle les « publics empêchés ». De 1992 à 2003, nous avons rénové une ancienne laiterie et ouvert à Strasbourg le Théâtre des Lisières, qui a permis des confrontations entre la France et des expériences artistiques d'autres pays. J'ai toujours été fasciné par les frontières. Cela permettait de comprendre la multiculturalité à partir de la programmation autour d'un pays pendant de longs

week-ends avec, par exemple, des artistes originaires de Haïti ou bien palestiniens et israéliens, etc. Nous disposions à la fois d'un restaurant, d'un bar et de musique, mais il y avait aussi des débats extrêmement sérieux pendant lesquels on pouvait comparer les visions et les démarches de chaque pays invité avec les nôtres.

H&M : Est-ce que la France avait une conscience plus aigüe des problématiques multiculturelles que ces pays des lisières, compte tenu de son histoire de l'immigration plus ancienne ?

J. H. : Avec le soutien de la Commission européenne, la diversité culturelle a été un grand thème de la création en Europe, mais cela s'est terminé avec la crise économique. C'était pour nous un chantier essentiel, surtout lorsque la convention de l'Unesco a été élaborée en 2005 et qu'elle visait la protection et la promotion des diverses expressions culturelles. Si cette convention a été adoptée par une centaine de pays et avait une valeur juridique, il ne s'est rien passé.

H&M : Dans le cadre du réseau Banlieue d'Europe, avez-vous pu constater que certaines disciplines artistiques sont plus propices que d'autres pour soutenir cette diversité culturelle ?

J. H. : Il y a énormément de projets théâtraux qui ont adopté ces démarches. De l'expression orale des gens jusqu'à l'expression théâtrale, il y a une continuité. La vidéo apparaît aussi comme une

autre discipline privilégiée pour favoriser cette implication des publics, comme la littérature des banlieues. Peut-être la moins présente des disciplines serait les arts plastiques. Des ateliers créatifs proposent une dimension participative et se développent depuis moins d'une dizaine d'années.

H&M : Est-ce que la crise économique que vous évoquiez tout à l'heure a provoqué l'arrêt de ces projets ?

J. H. : Curieusement, les crédits qui soutenaient ces projets en France étaient très largement ceux du ministère de la Ville qui ont été concentrés sur un nombre plus restreint de quartiers défavorisés. On peut voir comment, à chaque élection, les pouvoirs publics prennent de bonnes résolutions pour lutter contre la montée du racisme et du Front national sans mise en œuvre sur le terrain. Dans mon village en Alsace, où il y a peu d'immigrés mais qui a voté Front national, si on ne prend pas en compte les cultures vécues, celles, par exemple, des ouvriers, des deuxième ou troisième générations, des différentes populations, on court à la catastrophe. La confrontation de ces cultures, des modes de vie et des expressions ne peut pas être réglée seulement grâce à l'apprentissage du français. C'est un élément fondamental sur lequel l'action artistique et culturelle doit travailler pour atténuer les tensions liées aux différences culturelles.

H&M : Pensez-vous que le domaine artistique est particulièrement actif pour lutter contre le racisme ?

J. H. : Vous savez très bien que le racisme et la xénophobie sont d'abord des questions d'imaginaire et de symbolique. Pour lutter contre ces phénomènes, il faut impérativement un projet de proximité composé de discussions, de débats et de mises en forme de cette confrontation des cultures. Si ce travail n'est pas fait, les situations vont continuer à se dégrader. L'action artistique permet la reconnaissance des cultures, de leurs richesses et de leurs apports à la société locale. Le problème est de nouveau celui d'une frontière,

entre des altérités. Il faut voir comment on peut passer de la culture aux cultures, des représentations fantasmées et des préjugés qui habitent les gens pour aller vers un dialogue et le respect des autres.

H&M : Pensez-vous que les artistes ont conscience de ces enjeux et veulent intervenir dans ces projets ou bien faut-il les mobiliser pour qu'ils acceptent d'y collaborer ?

J. H. : C'est une question de politique culturelle. Il faut absolument que les artistes déjà investis puissent avoir les moyens de travailler et de développer leurs projets sur le long terme dans des territoires abandonnés qui ont le plus voté pour le Front national. Les artistes ne sont pas instrumentalisés par l'action culturelle, pas plus que lorsqu'ils sont devant des publics diplômés et sociologiquement favorisés. Ils sont sincèrement convaincus par ces enjeux de société comme des thèmes de création. Il ne s'agit pas de motiver ces artistes qui le sont vraiment. Il faudrait qu'ils pensent à créer un mouvement de conquête, d'avancée, et pas de résistance dans une attitude figée comme les populations l'expriment sur le terrain. J'ai toujours milité pour que les institutions culturelles marchent sur deux pieds, qu'elles marchent avec l'histoire de l'art, et aillent aussi réellement sur le terrain et sur les problèmes essentiels des publics.

H&M : Pourriez-vous nous citer des projets qui vous tiennent vraiment à cœur ?

J. H. : Il y en a tellement, mais on peut évoquer la troupe de théâtre qui s'appelle Arsenic en Belgique et qui traite les représentations et les fantasmes des uns et des autres en sillonnant toutes les villes dans un camion avec un succès énorme. Ou bien à Munich, le groupe Artlab qui travaille sur le racisme en développant une sorte d'école de la deuxième chance pour les enfants d'immigrés qui arrêtent leur scolarité sans diplôme. Tous ces projets sont très performants et ils devraient stimuler des actions similaires dans d'autres contextes. ■